

Les Productions du Lyran

Ont l'honneur de vous présenter :

Sept ans

Après sept ans d'absence, j'étais de retour sur les bords de la Méditerranée. Chaque jour, je me rendais en train à Toulon : j'y avais trouvé un emploi dans la quartier du Mourillon. Lors des grandes chaleurs de l'été, je pouvais me rendre à pied du bureau jusqu'à la plage la plus proche, celle du Lido, et me baigner pendant ma pause-déjeuner. Le train qui m'amenait à Toulon avait deux particularités : il n'était jamais à l'heure plus de deux jours de rang, et il marquait toujours un arrêt en gare de La Ciotat. Les murs vieux rouge et ocre du bâtiment rappellent l'heure de gloire de la ville, celle d'avoir servi de décor au premier film jamais tourné. Dans mon esprit, La Ciotat restait un centre portuaire et industriel, sans aucun lien avec ce fameux jour de 1895 qui assura sa célébrité. La gare filmée par les frères Lumière n'était pas un lieu réel mais une entité, une minute historique engloutie tout entière dans une bobine, une simple bobine qui donna naissance au plus fameux des divertissements de masse. De cette gare, on ne voit pas la mer : elle est située côté collines comme son immédiate voisine, Cassis. Ces trajets qui mêlaient tout à la fois mer et cinéma semblaient vouloir me dire quelque chose, mais je ne savais quoi. Un soir, après une projection en plein air, je le sus

enfin : ces arrêts incessants en gare de La Ciotat marquaient, involontairement et par bien des détours, mon retour vers le cinéma.

Lors de mes sept années de vie parisienne, je m'étais gavée de films d'une manière si terrible que j'en fus malade. Cet engloutissement de tous les longs métrages possibles était une façon de combler la disette intellectuelle qui était la mienne, au moment de mon départ. Je commençais par absorber tous ce que les cinémas Actions proposaient : voir à toute heure du jour un film dont j'attendais, pendant des mois, la diffusion hypothétique au hasard des programmations télévisuelles, représentait le rêve de ma vie, celui d'une cinéphile amateur qui avait commencé son éducation cinématographique seule, avec une télévision et un magnétoscope. Néanmoins, au bout de trois ans, j'eus vite fait d'épuiser tous les cycles Lubitsch, Wilder, Capra et autres qui passaient en boucle sur ces écrans. En outre, le public était à l'image des films diffusés : ancien. Beaucoup de ces antiques spectateurs nous regardaient même avec interrogation, mon amie et moi. Un jour, l'un d'eux nous apostropha, alors que nous faisions la queue rue Christine :

« Mais que faites-vous là ? Vous êtes jeune ! »

C'est bien connu, il faut avoir le même âge que le film pour l'admirer. On se demande même pourquoi les Murnau continuent à être à l'affiche, alors que ceux qui les ont vus à leur sortie en salles ne sont plus là pour en parler. À la fin de ma période Actions, je me tournais de manière plus sporadique vers la Filmothèque du Quartier Latin ou le Reflet Médicis. Je commençais déjà à souffrir d'un effet de saturation, mais pas complètement. Les deux cinémas de la rue Champollion donnaient des cycles plus divers, les salles étaient confortables, bien que les tarifs fussent plus onéreux. Coup du sort au même moment : je passai du côté des pleins tarifs, sans aucune réduction possible pendant, disons, quatre décennies. Pour les films actuels, nous faisions jouer, avec ma colocataire, la concurrence :

c'était généralement l'un des trois cinémas de l'Odéon qui l'emportait. Dans ce déluge de films, anciens et nouveaux, en version originale ou française, en noir ou blanc ou en couleurs, américain, français, israélien ou allemand, parfois portugais, je nageais dans une sorte d'extase bienheureuse : je pouvais enfin voir, à toute heure du jour, tout ce que je voulais.

Cinq ans après mon arrivée à Paris, j'emménageai dans le 12^e arrondissement. C'était presque une autre ville, après les quartiers remuants de Barbès et les assommantes familles nombreuses de Convention. Les distances étaient grandes, les commerces rares, les avenues immenses et les trottoirs rarement peuplés ; quant aux salles de cinéma, elles étaient rendues à l'état d'objet perdu : il n'y en avait que trois dans tout l'arrondissement. Trois plus une : Madame Cinémathèque. Dans mon imaginaire de cinéophile amateur, Madame Cinémathèque était une sorte de Temple dans lequel on pénétrait comme on entre en religion. Il fallait avoir fait ses preuves en matières de cinéphilie, et de cinéphilie pointue – et ne pas croire que le cinéma commence en 1980 avec des films aussi fins que le remake du *Balafré*. Lourde et chargée de trésors précieux telle une idole de Gustave Moreau, gardienne de la mémoire cinématographique française, voire mondiale, il paraissait invraisemblable de pénétrer chez cette honorable dame à l'improviste, sans préparation et sans s'être annoncé. À ce moment, ma rage d'engloutir était sur le point de finir ; je n'avais quasiment plus d'appétit pour aucun film – la surdose médicamenteuse est toujours dangereuse. Je restais cependant curieuse de voir un vrai lieu consacré au cinéma dans toute sa globalité. Un lieu qui est déjà une invitation au rêve, et dédié tout entier au rêve. Le seul qui ressemblait à cette vision n'existait plus : c'était le Louxor, fermé depuis des années et que je vis depuis la ligne 2 du métro, entre les stations Barbès et La Chapelle. Derrière la façade Art déco, délabrée mais toujours belle, encombrée de tréteaux sans personne dessus et recouverte d'affiches criardes, je pouvais y entendre le piano droit, voir les bandes d'actualités, sentir l'odeur de la cigarette. Cette

architecture égypto-kitsch mâtinée de lignes futuristes et de colonnes grecques en stuc représentait l'idéal du cinéma que j'aurais rêvé de fréquenter.

Je vis Madame Cinémathèque un après-midi, au cours de l'une de mes promenades sur les quais de Seine. Elle était blanche et imposante, composée de cylindres et de cubes apposés les uns sur les autres, écrasant de leurs masses les parois de verre qui constituaient son entresol : on eût dit la maison des Schtroumpfs. Le lieu était aussi avenant que le ministère des Finances, situé juste derrière le carrefour. En un mot, j'étais à des années-lumière de la façade délicate et clinquante du Louxor, et le célèbre architecte à l'origine du bâtiment avait dû prendre, à mon sens, deux ou trois extas quand il fit les plans. J'entrai, pris le programme, et restai perplexe : quant tous les cinémas de Paris projetaient un film par jour avec trois horaires différents (au moins), Madame Cinémathèque, avec son programme mensuel, ne projetait un film que deux fois par mois, avec des horaires, disons, conceptuels. Je me rappelle de la programmation des *Ailes*, l'un des rares films muets visibles de Clara Bow : il y avait une séance à 15h le premier jeudi du mois, puis une autre à 11h le lundi en 15, et c'était tout. Avec un travail qui m'imposait d'être au bureau matin et après-midi en semaine – comme sans doute les trois quarts de la population active de Paris – j'étais quasiment condamnée à ne jamais venir, sauf des week-ends ou jours fériés. Involontairement, mon sevrage cinématographique commença ici : même si j'eusse pu tuer pour voir *Camarade X*, avec Clarkinou, les horaires de Madame Cinémathèque étaient incompatibles avec mes horaires de salariée. Du reste, planifier sa séance de cinéma avec 20 jours d'avance, je n'en étais pas capable, malgré des surlignages intensifs au feutre jaune sur la grille de programme. Tout cela contribua un peu plus à m'éloigner des films anciens : l'impossibilité d'en voir de nouveaux, tout comme celle de veiller pour ne manquer le Cinéma de minuit, stoppa peu à

peu, mais de façon certaine, mon envie des salles obscures et des classiques hollywoodiens. Il y eut cependant une exception : *Cléopâtre*.

Chaque dimanche, à l'occasion de promenades matinales, je prenais par acquis de conscience le programme de Madame Cinémathèque, juste pour être certaine que ces horaires impossibles me donnaient raison de ne pas y aller. Un jour, la *Cléopâtre* de Joseph L. Mankiewicz fut à l'affiche en version longue, avec une séance le samedi après-midi. *Cléopâtre*, j'en connaissais l'histoire du tournage fou, je l'avais chez moi, enregistré par mes soins jaloux, en version française et courte, et voir des scènes jamais projetées était une occasion rare, et sans doute la seule pour moi d'aller chez Madame Cinémathèque. Je me rendis donc chez elle ce fameux samedi, avec la promesse de passer 3h45 en compagnie de Mankiewicz, d'une actrice aux yeux violets et d'un Gallois bourru et bourrin. Le film était projeté dans la grande salle, avec l'écran le plus grand que j'ai jamais vu. Il écrasait toute la salle de sa hauteur. La salle, justement, m'a parue plus vide qu'une plage normande à marée basse : sur environ 500 fauteuils, seuls une cinquantaine était occupée. Les grands films n'ont décidément plus la côte, même chez Madame Cinémathèque. Je me rappelle d'avoir été comme écrasée par la magnificence de cette *Cléopâtre* : si la version originale, à mon grand étonnement, n'apportait pas grand-chose face à l'excellente version française, voir l'entrée dans Rome de la reine d'Egypte, la bataille d'Actium et les incroyables yeux de miss Taylor sur grand écran ne me firent pas regretter mon déplacement. Je me souviens encore des deux scènes ajoutées : l'une se passait à Rome, dans la villa de la reine, lorsque César, Cléopâtre et Marc Antoine font des plans d'avenir après que le dictateur sera nommé empereur par le Sénat. La seconde a lieu dans le tombeau de Cléopâtre : les troupes romaines sont entrées dans Alexandrie, Marc Antoine est mort, et la reine négocie avec Octave une éventuelle reddition. Ce faisant, elle voit au doigt du Romain l'anneau de Pompée, anneau qu'elle avait

elle-même donné à son fils Césarion. Elle comprend qu'il a été mis à mort, et qu'une entente entre le futur Auguste et elle est impossible. Ce péplum magnifique marqua ma première et dernière visite chez Madame Cinémathèque. Après cette unique séance, je pus repartir l'esprit libre et tranquille : j'étais entrée dans le lieu de mémoire du cinéma. Désormais je laissais mûrir en moi, à mon rythme et à ma guise, tous les longs-métrages avalés jusqu'à ce jour. Cependant, quand je repense à ce moment, j'ai moins en mémoire les images d'une fresque monumentale que le souvenir d'avoir eu froid, à cause d'un air conditionné mal réglé, et à une solitude immense face à cet écran gigantesque, dans cette salle trop grande, aux fauteuils trop vides. Nous nous quittâmes, Madame Cinémathèque et moi, sur cette rencontre pas tout à fait aboutie, pas tout à fait ratée non plus, et je quittai Paris peu après.

Après sept ans d'absence, j'étais de retour sur les bords de la Méditerranée. Chaque jour, je me rends en train à Toulon. Et chaque jour, le train marque un arrêt à la gare de La Ciotat. La Ciotat qui, dans ma tête, reste un centre portuaire et industriel, et que le premier film ait été tourné dans cette gare reste une abstraction pour moi. Installée dans un appartement donnant sur à la mer, je ne reprenais pas contact avec le cinéma. Il y avait encore trop des films mal triés et non digérés dans mon esprit, aucune place pour en apprécier un de plus. Ce qui était une passion devenait un passe-temps ; même le point de croix devenait plus exaltant qu'un générique de Douglas Sirk. Je ne cherchais pas à recréer de réseau de salles favorites ; je n'en avais pas la force, et du reste, l'offre qui existait à Marseille était à l'image de la ville : hétéroclite et sans aucun sens. Pour remplacer ce qui avait occupé près de la moitié de mes loisirs, je marchais le long de la mer : du Pharo jusqu'au Vallon des Auffes, puis je longeais la corniche Kennedy jusqu'au Prado. Si j'avais encore quelques forces, j'allais jusqu'aux Goudes. Je revenais par le bus 83, toujours le long de la mer. Il me déposait à la Joliette, encore face à la mer. J'étais toute iodée de ces promenades, les cheveux

emmêlés, les vêtements de travers ; quand le mistral soufflait, c'est à peine s'il ne m'emportait pas vers le large. La mer me redonnait un horizon qui m'avait fait défaut pendant sept ans. Et, indirectement, c'est la mer qui me redonna goût au cinéma.

Un été, vers 23h, je me rendis au Fort Saint-Jean. Réhabilité à l'occasion de l'année 2013, il est désormais le lieu de manifestations culturelles et de projections nocturnes. À l'origine, c'était l'une des deux tours gardant le port de Marseille. Délabré, abandonné pendant plusieurs décennies malgré son emplacement exceptionnel et sa vue imprenable sur les îles du Frioul et la Côte Bleue, il retrouva une nouvelle jeunesse grâce à la construction du Mucem, auquel il est relié par une passerelle en fer. Cette nuit-là, sur l'esplanade du fort, on donnait *Toni*, de Jean Renoir. Aucune de mes soirées n'était occupée depuis une semaine, je broyais du noir. Le Fort était à dix minutes de marche de chez moi. *Toni* n'était pas long, si je craignais de m'ennuyer, et je n'avais jamais vu de séance en plein air. Ce serait mon petit apport à l'année de la Capitale Européenne de la Culture, et ce n'était déjà pas si mal. Après avoir longé la mer, gravi les escaliers menant à la tour et m'être installée sur un banc en bois posé à même les vieilles pierres, je regardai. Dès la première image du film, j'ai été foudroyée par la nostalgie et emplie d'une reconnaissance infinie : à quatre-vingts ans de distance, les lieux de mon enfance défilaient devant mes yeux. Ce train qui débarque Toni, il cheminait sur le pont en fer surplombant le canal de Caronte, où j'ai grandi. Cette gare, c'était celle de Lavéra, le village où je vivais. Ces immigrés qui descendent le chemin de terre vers l'étang et la ville, c'est celui que je prenais pour rentrer de mon cours de danse. L'église où Josépha se marie, c'est celle de l'Île, en face du pédiatre qui me suivait. Et le pont tournant en fer, c'était celui qui reliait Ferrière et l'Île, et qui est détruit aujourd'hui. En à peine une heure, j'avais retrouvé mon passé et mes envies de cinéma. Le train qui s'arrêtait à La Ciotat ne m'emmenait pas seulement au travail, il me ramenait chez moi, tout comme le train de Toni

me ramenait vers les images de mon enfance pour aller vers l'avenir, vers ma vie réelle. Ce petit miracle eut lieu face à cette mer que je chéris tant, lors d'une nuit douce et sans étoiles. Par la grâce de deux trains se croisant à quatre-vingts années de distance, je repartis, avec un ravissement serein, vers les salles obscures et vers l'avenir.

FIN